

## Du paradoxe de la Sicile : de l'hermétisme externalisé à l'ouverture sur soi ?

**The paradox of Sicily: from externalized hermeticism to self-opening?**

**Fabien Gibault**

**Lecteur de langue française, Université de Bologne**

**Enseignant de langue française, Université de Turin**

**Mail professionnel :fabien.gibault@unibo.it**

**fabien.gibault@unito.it**

<b>Reçu le : 30.04. 2022</b>	<b>Révisé le : 15. 05. 2022</b>	<b>Accepté le : 20.05.2022</b>
------------------------------	---------------------------------	--------------------------------

**Résumé :** La Sicile est au cœur de la mer Méditerranée, lieu de rencontre et de cosmopolitisme dans l'Histoire. C'est d'ailleurs là toute la particularité de cette île : elle a toujours été sous le joug d'une autre civilisation tout en étant un acteur important. Pendant des siècles la Sicile "boit" les cultures qui passent sur ses terres et qui l'entourent. La découverte de l'Amérique change la donne et rend la Méditerranée moins centrale, c'est la fin de l'âge d'or de la Sicile qui se renferme sur elle-même. Les Siciliens - sur l'île et émigrés - mais restent dans leur microcosme, laissant la Sicile sans idées nouvelles pour combattre une situation économique et sociale critique. Mais l'arrivée de migrants en Sicile pourrait aussi donner un nouvel élan à ce territoire qui a besoin d'une nouvelle vision. Paradoxalement et malgré des milliers de Siciliens dans le monde, le cosmopolitisme le plus fort se fait en Sicile, qui pourrait reprendre son rôle de médiateur interculturel méditerranéen dans les années à venir.

**Mots-clefs :** Sicile, Méditerranée, dialecte, cosmopolitisme, interculturel, Italie, crise migratoire.

**Abstract:** Sicily is in the heart of the Mediterranean Sea, meeting place and cosmopolitanism in history. This is the particularity of this island: it has always been under the yoke of another civilization while being an important player. For centuries Sicily "drinks" the crops that pass over and around its land. The discovery of America changes the game and makes the Mediterranean less central; it is the end of the golden age of Sicily that is closed on itself. The Sicilians - on the island and emigrated - but remain in their microcosm, leaving Sicily without new ideas to combat a critical economic and social situation. But the arrival of migrants in Sicily could also give new impetus to this territory that needs a new vision. Paradoxically and despite thousands in Sicilians in the world, the strongest cosmopolitanism is in Sicily, which could resume its role of Mediterranean intercultural mediator in the coming years.

**Keywords:** Sicily, Mediterranean, dialect, cosmopolitanism, intercultural, Italy, migration crisis.

Par Fabien GibaultMail : fabien.gibault@unibo.it

## Introduction

Point au centre de la mer Méditerranée, la Sicile est un lieu qui ne pouvait être que celui de la rencontre des peuples, de passages des civilisations, de mélanges culturels pour les pays et continents l'entourant. C'est un lieu de cosmopolitisme évident, imposée par une position géostratégique la mettant au centre d'une des mers les plus empruntées par les peuples du monde entier encore aujourd'hui. Nous ferons un retour sur ce monde sicilien et les influences qu'il a reçu tout au long de l'Histoire, puis nous reviendrons sur l'évolution du positionnement de la Sicile lors du dernier siècle et des transformations que ces changements ont opérés sur la société sicilienne. Enfin, nous ouvrirons une réflexion sur ce que peut être le futur de la Sicile au regard des rapports géopolitiques se développant autour de l'île. En effet, la question de la place et du rôle de Sicile dans la crise méditerranéenne est plus que jamais d'actualité. La Sicile peut-elle être un axe majeur du futur géopolitique entre l'Europe et l'Afrique ? Dans ce cas, doit-elle passer par certaines transformations de sa société ? Si c'est question sont relativement rhétoriques et le fruit d'évolutions sociologiques naturelles, une vraie interrogation de pose, plus en interne : la Sicile saura-t-elle s'adapter aux nouvelles dynamiques afin de saisir l'opportunité d'être un acteur central ?

### 1. La Sicile n'a pas d'Histoire (!)

Nous connaissons tous la Sicile, et ce pour des raisons différentes. De la mythologie à l'histoire des guerres de l'antiquité, de l'architecture baroque aux histoires rocambolesques de criminels dominant le monde, nous avons tous l'idée – légitime – que la Sicile soit une île riche d'histoire, alimentée par une population locale volcanique et passionnelle : les caricatures siciliennes (largement entretenues par le cinéma) sont bien présentes dans l'imaginaire collectif. Sur la base de cette perception de richesses historiques et culturelles, nous devrions donc trouver des ouvrages à profusion, reprenant l'ample frise chronologique sicilienne, dans des livres aux volumes aussi épais que poussiéreux. Il n'en est rien : aucun livre de référence sur l'histoire de la Sicile. Les deux seuls ouvrages réellement présents sont *Histoire de la Sicile* de Jean-Yves Frétygné édité en 2009 et une recherche de Mack Smith, Finley et Duggan déclinée en un ou trois volumes édités en 1992. Encore plus paradoxale donc : très peu d'ouvrages, aucun auteur italien et donc encore moins Sicilien. Un ouvrage générique, reprenant toute l'histoire de l'île, est très rare. La production d'ouvrages en Italie sur la Sicile a toujours une précision dans le titre qui évite de prendre la responsabilité de relater tous les événements historiques du territoire. Les derniers livres parus n'échappent pas à la règle, malgré une tentative de s'approcher du sujet de façon plus générale. *Brève histoire de la Sicile* (NORWICH, 2018), *La Sicile dans l'Histoire* (CROCIATA, 2011) ou encore *Histoire mondiale de la Sicile* (BARONE, 2018) sont donc les ouvrages qui se rapprochent le plus d'un maillage complet de l'histoire sicilienne. Pour trouver des manuels sur le sujet historique de la Sicile, il faut impérativement affiner la recherche, où la production est immédiatement plus riche et dense. Vous trouverez en effet des recherches sur toutes les périodes (byzantine, grecque, normande...), toutes les villes, tous les peuples passés sur l'île en très grande quantité.

C'est ici le point central de l'histoire de la Sicile : pour la connaître il faut étudier l'histoire de la Méditerranée. La Sicile n'a jamais été unie et indépendante, ou alors pour de très courts moments<sup>1</sup>. Elle a donc toujours été « rattachée » à une ou plusieurs civilisations, dans un espace géopolitique qui ne s'est jamais limité aux frontières naturelles insulaires. La Sicile est au centre de ce qu'est le monde connu dans l'antiquité, l'une des principales routes commerciales du monde moderne, encore largement emprunté aujourd'hui<sup>2</sup>. Cette histoire, qui ondule entre trois continents, au cœur du *mare nostrum*, a permis la rencontre de nombreux peuples et parfois de guerres. La Sicile par sa position centrale, est en première ligne de ces rencontres et de ces conflits. Tous les peuples du pourtour méditerranéen, à un moment ou un autre, sont passés par la Sicile. Chacune de ses côtes est exposée vers plusieurs peuples, plusieurs influences. Chaque civilisation a donc laissé sur l'île des vestiges, des habitudes : un reliquat culturel transmis puis mêlé aux mœurs des visiteurs suivants, pour donner ce qu'est la Sicile aujourd'hui. Une Sicile comme centre névralgique et stratégique donc, capitale stratégique mais rarement administrative, jamais point de départ d'une expansion vers d'autres terres. La Sicile fut toujours une sorte d'éponge culturelle se nourrissant et grandissant des apports d'envahisseurs tentant (avec plus ou moins de succès) d'imposer leurs règles.

Cet aspect atypique pourrait faire penser que la Sicile a avant tout subi des invasions, considérée comme une colonie, subissant par la force la loi d'étrangers venus conquérir de nouveaux territoires. C'est en partie vraie, mais pas seulement. Nous pouvons tout aussi bien le voir comme une modification ou une évolution de la place géopolitique que l'île a eue au cours des siècles : si son destin n'est jamais entre ses mains, la position des peuples qui la possèdent change sa position stratégique. La Sicile assume donc des rôles différents dans le temps, ce qui lui permet parfois de négocier sa place avec le souverain du moment : parfois dominée ou exploitée, mais aussi aimée et courtisée.

## 2. Un cosmopolitisme dès l'origine.

La Sicile a eu rapidement la visite de peuples cherchant soit d'augmenter leur commerce, comme les phéniciens, soit cherchant un refuge suite à des troubles sur leur territoire d'origine. Ce fut le cas des Sicanes venus d'Ibérie, des Sicules venus de la péninsule italienne, des Elymes venus de l'actuelle Grèce. Si nous ajoutons les quelques peuplades déjà installées sur l'île, nous avons cinq peuples différents sur un seul territoire, lui-même délimité par la mer. Dans l'Histoire, surtout celle de l'antiquité, ce genre de situation finissait toujours par la force du glaive. En Sicile, nettement moins. Malgré quelques heurts, aucune guerre n'éclate, chacun vivant à côté de l'autre sans provoquer de bain de sang. C'est le début de la vie cosmopolite en Sicile. Il est évident que la taille du territoire, la Sicile est la plus grande île de la méditerranée, a contribué à ce manque de velléité.

---

<sup>1</sup>La Sicile n'a été indépendante que durant les brèves périodes de changement de pouvoir, et rarement pour la totalité de l'île. Voir Renda F. (2000), *Sicilia e Mediterraneo*, Palermo: Sellerio

<sup>2</sup> La mer Méditerranée ne représente qu'un pourcent de la surface des mers de la planète mais accueille 25% du trafic maritime mondiale et 30% du trafic pétrolier. <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/flottes-et-flux-maritimes>

L'arrivée des troupes d'Athènes puis de l'empire romain va quelque peu changer la perspective des peuples sur place. En effet, la présence de puissances militaires en Sicile préoccupe rapidement Carthage, qui voit une menace bien proche de ses côtes. La Sicile se retrouve donc tiraillée entre ses deux voisins tout en tentant de se faire une place à la table des négociations. Si cet acte peut sembler banal, c'est une révolution pour la diplomatie et la mentalité sicilienne : les « Siciliens » (c'est à ce moment que les habitants prennent officiellement ce nom) prennent conscience de leur importance stratégique, une importance qui ne faiblit pas durant les siècles. Les peuples de Sicile ont compris qu'ils peuvent négocier leur territoire, ou tout du moins tenter. L'île est un point stratégique et donc une position tactique pour toute civilisation. Les Siciliens sont au centre de l'attention et prennent le pas de ce qui sera leur stratégie diplomatique lors des prochains siècles : négocier et aller vers le plus offrant.

Les peuples et les monarques se succèdent sur l'île. Ostrogoths, Byzantins, Arabo-Musulmans, Normands, Souabes, Angevins, Aragonais... Tour à tour et au rythme des relations internationales, la Sicile passe d'une main à l'autre et laissant des traces dans la culture locale, avec des transformations souvent très positives. La domination arabo-musulmane est l'une des plus importantes. Elle permet un vrai bon en avant en matière de technologie, d'agriculture (surtout dans le domaine de l'irrigation) et d'architecture. L'administration sicilienne y est modernisée grâce à un nouveau découpage de l'île en trois vallées, système encore utilisé aujourd'hui. Ibn Hawqal (943 - 988), voyageur et cartographe de renom, visite la Sicile et décrit toutes ces évolutions notables dans son ouvrage *Kitāb al-masālik wa l-mamālik* (Le livre des routes et des royaumes).

Généralement, les Seigneurs de l'île aiment la Sicile, s'y sentent bien, l'apprécient. L'exemple le plus criant est bien entendu celui de Frédéric II. Roi germanique, il passera toute sa vie au sud de l'Italie où il inculque une culture cosmopolite. La Sicile est appréciée, aimée pour son climat et sa douceur de vivre, mais aussi déjà pour sa richesse et son mélange culturel. Frédéric II parle d'ailleurs allemand et normand, mais aussi grec, latin, arabe et sicilien : une démonstration de son intérêt pour la culture locale et cette vision méditerranéenne.

Le seul contre-exemple de Roi qui n'aime pas ce territoire est Charles 1<sup>er</sup> d'Anjou (1226 - 1285), Roi de Sicile de 1266 à 1282 avant d'être chassé de l'île à cause de sa politique fiscale : c'est la révolte des Vêpres siciliennes. Anecdote cocasse, encore aujourd'hui lorsque les impôts augmentent fortement en Sicile les habitants disent « *Arruarunu i Francisi?* » - « Les Français sont arrivés ? ». C'est aussi le premier Roi qui fait perdre de sa superbe à Palerme, transférant la Capitale de son Royaume à Naples, annonce d'un repositionnement des forces géopolitiques orientées vers l'Europe et moins vers la Méditerranée.

Deux aspects sont donc à considérer de ces dominations constantes en Sicile. L'aspect bien entendu le plus négatif est l'autorité, voire la tyrannie<sup>3</sup>, que les différents seigneurs ont

---

<sup>3</sup> Les chapitres 2 et 3 de l'ouvrage de Finley, Duggan et Mack Smith, *Breve Storia della Sicilia* relatent parfaitement la tyrannie grecque instaurée sur l'île.

exercée sur ce territoire. Tenue par une main de fer, la Sicile permettait de garantir un rendement intéressant (agricole par exemple, le grenier de Rome) tout en évitant de potentielles insurrections internes. Mais l'autre point que nous pouvons mettre en relief est l'appétence de tous les peuples à prendre sous contrôle l'île. Un intérêt des puissances méditerranéennes à double tranchant : soit elle se passe dans le meilleur du monde avec des investissements effectués pour amadouer la population locale, soit au contraire la Sicile tombe dans un cycle de terreur. Mais dans tous les cas, elle est essentielle, tout du moins jusqu'à la période espagnole. La découverte de l'Amérique et l'influence plus mondiale des pays européens fait perdre de sa superbe à la mer méditerranée, et donc à la Sicile.

### **3. Domination espagnole et religion : une transformation de la vie sociale**

En effet, la domination espagnole change quelque peu la position de la Sicile dans les ordres d'importance. Bien entendu les différents rois espagnols sont ravis d'avoir sous leur couronne la grande île sicilienne, terre reprise aux Musulmans : dans une Espagne de la contre-réforme c'est un symbole important. Le camp de la Sicile est choisi, imposé : elle est chrétienne, catholique. Donc en Europe, définitivement. Cette délimitation territoriale, fortement politique, ne reflète d'ailleurs que peu la réalité culturelle d'une Méditerranée occidentale et orientale, comme l'a présenté Fernand Braudel (BRAUDEL, 1985 : 79-81).

La contre-réforme espagnole est donc très forte en Sicile et ce mouvement politico-religieux a bien entendu un impact sur la société sicilienne. C'est lors de cette période que va se développer de plus en plus l'idée de la pénitence chrétienne en Sicile. L'idée d'être désiré est donc un symbole de vanité, plus vraiment bienvenue dans ce contexte. Ce n'est pas seulement un attrait psychologique d'ailleurs : après avoir eu des rois présents sur l'île, le Royaume des deux Sicile espagnole fait un choix différent : le roi reste en Espagne, la capitale locale est Naples et non Palerme. Après deux millénaires de première place, l'île perd son trône et se retrouve reléguée au second rang.

Ces deux aspects touchent fortement la population dans son orgueil. La Sicile n'est plus la reine de l'Italie méridionale. De plus, le royaume d'Espagne tente d'imposer de nouvelles lois. Une réglementation des marchands sur la voie publique par exemple, mais celle-ci n'est jamais respectée. C'est le début d'une opposition latente contre toute forme de pouvoir voulant imposer des changements sur l'île. Des représentants officiels espagnols en Sicile mettent des temps incroyables à rejoindre les villes pour les inspections, ce qui laisse le temps aux autochtones d'avertir leurs compatriotes de sa venue et ainsi cacher ce qui doit l'être. Il arrive même qu'un fonctionnaire meurt par des accidents plus que douteux durant son retour en Espagne, une nourriture avariée ou un triste accident en haute-mer ayant raison de lui. Plus les années passent et plus la population montre une méfiance envers les dominants de l'île.

Au XIX<sup>e</sup> siècle la Sicile est encore riche, mais ce siècle annonce aussi le début d'un déclin économique, pour plusieurs raisons. La première est une nouvelle concurrence pour la

production agricole principale sicilienne, à savoir les agrumes. Après des années de quasi-monopole sur les citrons (denrée tant demandée par le monde anglophone pour le thé) d'autres nations commencent à concurrencer la Sicile qui perd donc des clients. Ce changement, comme une alarme sur une économie commençant à se globaliser, aurait dû faire réagir les pouvoirs locaux afin d'anticiper une future crise, mais il n'en est rien. Alors que l'Europe entière vit pleinement la révolution industrielle et transforme autant ses villes que son économie, la Sicile manque le train du progrès mécanique, restant sur un format agricole appartenant aux seigneurs, les *latifondisti*<sup>4</sup>. Un système médiéval, aujourd'hui anachronique mais qui existe (en partie) encore aujourd'hui.

L'unité italienne ne va pas non plus aider les caisses de la banque de Sicile. Au début du XX<sup>e</sup> siècle la Sicile est encore l'une des régions les plus valables économiquement pour le jeune pays. Les fonds locaux sont donc mis en commun avec les biens des autres régions afin de développer les territoires, comme la campagne piémontaise ou la Vénétie. La confusion du *Risorgimento* italien, la piémontisation de l'Italie et les massacres perpétrés durant la construction de la Nation italienne<sup>5</sup> renforce encore plus la méfiance envers un pouvoir central bien plus orienté vers le nord de l'Europe que le Sud. Les Siciliens n'ont pas confiance et préfèrent s'arranger sur place, à la manière locale. C'est le cas pour la protection des terres agricoles par exemple. Les forces de l'ordre étant (considérée comme) incompétentes, les seigneurs s'en remettent à des brigands locaux, des mercenaires pour protéger leurs productions, alors que, paradoxalement, ce sont souvent ces mêmes brigands qui pillent les champs d'agrumes. Payer des mercenaires organisés pour ne pas perdre son commerce : c'est la naissance de la mafia, sous sa première forme.

Une révolution industrielle manquée et des fonds fuyant vers Turin puis Rome, la Sicile ne se retrouve plus qu'avec sa réputation d'île mythique, sans les éléments physiques, matériels et financiers pouvant soutenir cette image baroque d'une opulence à présent passée. C'est le début d'une fatalité et du cycle de la terre maudite, maligne (TORNATORE, 1988 : 113-116). L'immigration devient presque une obligation pour les provinces les plus désœuvrées. Direction donc les Etats-Unis, à la recherche d'une fortune perdue. Les communautés siciliennes s'installent principalement dans le New-Jersey, et travaillent dur pour pouvoir aider les membres de la famille restés en Europe. Les Siciliens vivent entre eux, restent entre eux, fiers de leurs terre natale et espérant pouvoir indirectement lui redonner un lustre d'antan. Les discriminations envers les Italiens aux Etats-Unis ne vont bien entendu pas aider à l'intégration, ce qui renforce encore plus la solidarité sicilienne en Amérique<sup>6</sup>. Bien qu'à l'étranger, la culture sicilienne continue en Amérique, encore aujourd'hui d'ailleurs. La culture sicilienne reste dans l'ensemble hermétique, mis à part pour quelques termes intégrés au vocabulaire de la communauté (nous le verrons plus loin), mais toujours sous une forme

---

<sup>4</sup> L'ouvrage de Danilo Dolci, *Raccontisiciliani*, relate la dure vie paysanne et la soumission des employés agricoles en Sicile.

<sup>5</sup> Un traumatisme de la Sicile est le massacre de Bronte en 1860. Une révolte paysanne explose contre les propriétaires terriens, mais une répression brutale est opérée par les soldats de Garibaldi et donc par l'État italien. Riall L. (2012), *La Rivolta. Bronte 1860*, Bari, Laterza.

<sup>6</sup> Les phrases et rapports racistes envers les Italiens sont nombreux aux Etats-Unis, <http://www.tenews.it/giornale/2009/08/21/clangestini-africani-no-erano-sporchi-italiani-27388/>

« sicilianisée ». Il faut dire que le format social communautariste américain a facilité cette voie.

L'arrivée du fascisme et surtout sa fin resserre encore les liens entre la Sicile et les Etats-Unis, notamment par le biais de la criminalité. En effet ce sont les mafieux d'origines siciliennes installés en Amérique ainsi que les militaires Italo-américains qui organisent le débarquement de 1943. La légende narre même que c'est Salvatore "Lucky" Luciano, grand bandit de l'époque, qui conduisait le premier char américain entrant à Palerme. Même si cette anecdote relève plus de la fantaisie que de la réalité historique, la diffusion de cette légende auprès de la population locale en dit long sur le rapport ambigu avec les Etats-Unis.

Cet exemple montre aussi à quel point les liens entre les Siciliens restent forts, même à plusieurs milliers de kilomètres et que les pays d'émigration sont plus perçus comme des lieux de ressources financières plutôt que comme de nouveaux points de départs. Un paradoxe donc : la Sicile, terre maudite qu'il faut quitter, mais qui manque désespérément une fois à l'étranger.

L'arrivée de l'armée US en Italie et l'après seconde guerre mondiale ouvrent un nouveau cycle de rencontres : celui du mythe du Nord atlantiste. Nord de l'Italie, Nord de l'Europe, Nord de l'Amérique, tous ces lieux sont perçus, à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle principalement, par les Siciliens comme une nouvelle opportunité. Les Siciliens partent donc, et apprennent des lieux où ils séjournent, sans pour autant oublier leur terre d'origine. L'exemple le plus criant est l'œuvre littéraire de Vitaliano Brancati, *Don Juan en Sicile* (BRANCATI, 1941 : 140-141). L'ouvrage relate l'histoire d'un jeune Sicilien qui accepte de partir vivre et travailler à Milan, par amour. Il y change toutes ses habitudes, passant d'une vie lente et passive à de longues journées de travail et d'activités au service de l'expansion économique. Mais à peine retourne-t-il à Catane, sa ville, que les anciens usages reprennent le dessus et son amour pour cette vie calme a la meilleure sur son couple. La rencontre d'une autre culture a eu lieu, mais l'hermétisme sicilien gagne à la fin.

Pour résumer, il n'y a pas vraiment d'ethno-relativisme chez les voyageurs siciliens : soit ils s'assimilent par une deuxième génération soit ils vivent « à la sicilienne » et entre siciliens. Giuseppe Fava décrit très bien cette situation dans son ouvrage *Un anno* (FAVA, 2010 : 89-96). Il relate la vie des ouvriers Siciliens en Allemagne, où les chanteurs locaux, pour avoir de meilleurs contrats, apprennent phonétiquement des chansons traditionnelles siciliennes afin de satisfaire ce public. Fava raconte aussi les rivalités entre factions siciliennes et napolitaines par exemple, ce qui démontre à quel point l'échelle identitaire est à un point régional et que la nationalité italienne est encore très abstraite dans les années 70, et peut-être encore aujourd'hui pour certains.

Cette situation est prise à cœur par Leonardo Sciascia, qui sent que son île a besoin de réfléchir sur ce qu'elle est, sur sa place dans ce monde, et que les voyages sont une des clefs pour analyser ce qui est bon et moins bon. La dernière page de *Les oncles de Sicile* est dédiée à ce désir de voir les mentalités changer. Il incite à voyager non pas pour gagner sa vie, mais

pour voir « de nouvelles choses » (SCIASCIA, 1958 : 230). Un changement important dans les mentalités des artistes locaux. La Sicile ne doit plus être une éponge à cultures passant sur ses terres mais doit aussi aller chercher des solutions à ses problèmes par des modèles différents, sans forcément s'en remettre à l'aide extérieure.

Si donc certains Siciliens restent dans leur microcosme culturel, de nombreux ont tout de même des yeux pour voir que le reste du monde ne vit pas forcément selon les mêmes règles. La diffusion de l'information et les voyages de ces derniers font donc réfléchir sur ce concept de terre maudite. Le journalisme local commence donc à diffuser des informations pour se battre contre la criminalité et contre cette idée que l'île est condamnée à un destin de stagnation, voire de déchéance. Le même Giuseppe Fava, journaliste Syracusain, crée la revue *I Siciliani*<sup>7</sup> à Catane en 1983, où il dénonce aussi les connivences de la politique locale avec la mafia, mais il présente aussi les aspects positifs du territoire et les potentialités à exploiter. Le journaliste est abattu un an après la parution du premier numéro de son journal par le crime organisé. Même situation sur la côte occidentale sicilienne où le jeune Peppino Impastato crée une radio libre à Cinisi (non loin de Palerme) pour dénoncer tous les méfaits locaux. « La mafia est une montagne de merde » est le titre le plus connu d'un article qu'il écrit en 1966<sup>8</sup>. Il est assassiné en 1978.

Ces deux symboles de rébellion à un système politique local lié à la criminalité ralentissent fortement une possible modification des mentalités. Si nous ajoutons à cela les attentats contre les juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino en 1992, la peur est bien présente pour celui qui décide de parler. Il faut aussi faire attention à ce qui pourrait sembler un mouvement de réaction forte de la population sicilienne lors de ce type d'événements. Il est vrai que les manifestations en réaction à ces assassinats sont toujours très importantes et intenses. Il faut peut-être aussi y voir une version moderne du martyr chrétien. La sanctification de ces héros de la légalité porte aussi à une potentielle lecture différente de celle que l'on peut imaginer : tout le monde ne peut pas être un héros, et qui s'oppose finit par mourir. Les manifestations et commémorations ne sont donc pas aussi productives dans la lutte à la criminalité : elles renvoient la Sicile à elle-même dans son aspect traditionnel (religieux, catholique) et brise la dynamique venue du cosmopolitisme apporté par les intellectuels de l'île.

La fin de la guerre froide et la consolidation de l'Union Européenne scelle une fin du cosmopolitisme par les voyages. La Sicile est en Europe, avec une frontière, les échanges avec les pays du Sud sont donc plus rares ou dans des conditions de tensions. La Sicile est donc aux confins de l'Union Européenne, loin des institutions. Peu à peu oubliée, sans grand intérêt jusqu'au début des années 2010, où la vague migratoire d'Afrique a (re)mis l'île au premier plan.

---

<sup>7</sup><http://www.fondazionefava.it/sito/i-siciliani/>

<sup>8</sup> [http://www.peppinoimpastato.com/idea\\_socialista.htm](http://www.peppinoimpastato.com/idea_socialista.htm)



#### 4. Le sicilien : une langue de la méditerranée et même mondiale.

La langue sicilienne est bien entendu le fil conducteur de son histoire. Cette terre de croisements culturels, politiques et commerciaux a donc des influences de tous les peuples passés. La langue locale, le sicilien, est donc un mélange de toutes ces cultures et des langues rencontrés. La base y est latine à 50%, mais nous trouvons du vocabulaire d'origines différentes et variable sur le territoire de l'île, selon les dominations. Ainsi le jeune homme se dit *Caruso* à Catane, du grec *kouros* (kouros). Le malchanceux ou malheureux se dit *mischinu*, de l'arabe *مِسْكِين* (*miskīn*) et qui a le même sens. Le Français n'en est pas en reste, acheter se dit *acatari*, allumer se dit *ađđumari*.

Le sicilien peut être par ailleurs regroupé en deux sous-familles, celui occidental (plus influencé par l'espagnol et l'arabe) et celui oriental, plus latin et grec dans sa composition. Cette séparation linguistique s'explique par la ligne de séparation entre les deux côtes. La ligne commerciale entre les deux (qui relie Agrigente au Sud-Ouest et Messine au Nord-Est) a petit à petit créé cette séparation, chaque côte commerçant avec ses voisins les plus directs.

Le cosmopolitisme et les voyages modernes des Siciliens vont apporter ses nouveautés linguistiques. Ce ne sont plus les peuples venant en Sicile qui modifie la langue mais Siciliens émigrés qui apportent des emprunts. Le petit délinquant se dit *lofio* ou *lofiu*<sup>9</sup>, de l'anglais américain *loafer*. Dans le centre de la Sicile nous pouvons trouver des grand-mères faisant des *danuzzi*, des... *donuts*. Cette sicilianisation du vocabulaire étranger rencontré durant l'immigration sicilienne démontre à quel point l'idée d'intégration dans le pays d'accueil est relative : si le vocabulaire nouveau entre dans les maisons, il est perçu et utilisé dans une forme sicilianisée.

Le futur du sicilien était très incertain jusqu'à quelques dizaines d'années. Le linguiste Giovanni Ruffino avait prédit que le dialecte sicilien n'aurait pas survécu jusqu'à l'an 2000<sup>10</sup>. Aujourd'hui il est toujours présent, voire même plus qu'il y a quelques années. Il est devenu le symbole d'un territoire, d'un terroir traditionnel à valoriser, l'emblème de l'authenticité. C'est un facteur très important dans la situation actuelle, car cette mise en avant de ce qui pouvait être considéré comme une représentation archaïque de la société sicilienne est devenue un outil touristique et folkloristique. Les Siciliens seraient-ils donc (de nouveau) fiers de leur île après plusieurs siècles de malédiction ? C'est une problématique encore complexe car nouvelle et récente, et à double tranchant : soit d'orgueil local, soit de recroquevillement.

---

<sup>9</sup> Le terme est même cité dans la littérature sicilienne (Leonardo Sciascia, *Les oncles de Sicile*, 1964). P48.

<sup>10</sup> Discours fait auprès de la Fondation Verga (Catane) en 2013 sur pour la sortie de l'ouvrage *Lingue e culture in Sicilia*.

## 5. La Sicile de nouveau au cœur de l'attention, le pont vers l'Afrique et le renouveau de son rôle

Au mois de janvier 2019 le journal *La Sicilia* titrait « Nous avons déjà le pont » en référence à l'énième discussion sur un possible raccordement entre la Calabre et la Sicile. Mais le journal ne parle pas d'un branchement routier Sicile - Calabre. Le pont en question *est* la Sicile, lieu de transition entre l'Afrique et le vieux continent. La Sicile reprend conscience de sa position stratégique dans un contexte géopolitique migratoire inédit. La vraie question est de savoir si les instances européennes ont elles-aussi ce même sentiment de l'importance capitale de l'île dans la gestion des flux migratoires. Cette vision d'une Sicile protagoniste de son destin avait déjà été théorisée en 2000 par Francesco Renda dans son ouvrage *Sicilia e Mediterraneo* où il commente ainsi: « Aujourd'hui ce qui est pertinent n'est plus une Sicile renfermée sur elle-même, métaphore, opprimée par les invasions, etc., mais une Sicile qui doit jouer son propre rôle, qui compte le faire et qui est décidé à le faire » (RENDA, 2000 : 60).

Au-delà de la crise et de la gestion des personnes arrivant sur les côtes européennes, cette arrivée de nouvelles personnes peut aussi être une solution pour ressortir la Sicile de cette fermeture culturelle actuelle et briser les lieux communs de la terre maudite, de l'omerta et du fatalisme. La venue de migrants peu au fait des situations locales, et donc non conditionnés par l'Histoire, pourrait être une nouvelle opportunité d'ouverture. C'est le cas de la ville de Riace (en Calabre) par exemple. Ce village était sur le point de mourir, l'exode de ses habitants semblait inéluctable. L'installation de plusieurs familles de migrants a fait renaître la ville et un certain dynamisme économique s'est recréé. Il en est de même pour les travailleurs agricoles, qui se sont rebellés contre les conditions de travail inhumaines en Calabre. Ce que les Siciliens n'osaient pas dire, les migrants l'ont crié. Cet ensemble d'évolutions positives calabraises sur ce territoire est aujourd'hui cité en modèle<sup>11</sup> et pourrait être une source d'inspiration pour la Sicile voisine.

C'est peut-être par l'arrivée en Sicile de migrants qu'une solution sociale et économique pourrait prendre forme. C'est là tout le paradoxe de ce territoire et de ses phases de construction culturelle. Une première où elle absorbait tout ce qui venait sur ces terres, puis une deuxième où elle s'exporte dans le monde sans pour autant en profiter pour régler ses problèmes. Et enfin celle de demain, où l'île sera au centre des relations méditerranéennes et où ses habitants n'auront pas d'autre choix que de prendre en main leur destin, peut-être aidés par de nouveaux arrivants qui, par une forme d'ingénuité (ou plutôt de non-conditionnement) participeront au futur de ce lieu.

---

<sup>11</sup>[https://www.corriere.it/cronache/18\\_ottobre\\_02/sindaco-null-che-cos-modello-accoglienza-migranti-che-l-ha-reso-famoso-37edc2c8-c644-11e8-9c9d-1a34fa855d35.shtml](https://www.corriere.it/cronache/18_ottobre_02/sindaco-null-che-cos-modello-accoglienza-migranti-che-l-ha-reso-famoso-37edc2c8-c644-11e8-9c9d-1a34fa855d35.shtml)

## **Conclusion :**

À contre-courant donc du scepticisme qui entoure le sud de l'Europe (surtout en Italie), la Sicile est potentiellement le nouveau partenaire privilégié de Bruxelles, mais aussi des pays en voie de développement de l'Afrique, et pourquoi pas de nouveaux investisseurs voyant en ce territoire la nouvelle plaque tournante des échanges commerciaux et culturels. Le chemin est encore long car il faut donc aussi que la population sicilienne prenne conscience de l'impact stratégique que la région peut avoir, et changer certaines habitudes. Nous pouvons aussi être confiants car la nouvelle génération de Siciliens, avec des études et des expériences internationales, apportera très certainement dans un futur proche des compétences. Mêlé au désir de migrants voulant se créer une nouvelle vie, ce cocktail jeune et motivé a tout pour réussir, grâce à une nouvelle collaboration interculturelle. Si l'on pense d'ailleurs à cette situation, c'est le retour de peuple venant par la mer en Sicile, il y a plus de 2000 ans. Le début d'un nouveau cycle fertile pour l'île ?

## **Bibliographie**

### **Ouvrages (Livres et articles) :**

1. Barone G. (sous la direction de) (2018), *Storia mondiale della Sicilia*, Bari:Laterza.
2. Brancati V. (1941), *Don Giovanni in Sicilia*, Milano: Mondadori.
3. Braudel F. (1985), *Il Mediterraneo* (trad.), Milano: Bompiani.
4. Costa M. (2019), *Storia istituzionale e politica della Sicilia*, Royaume-Uni: Amazon.
5. Crociata M. (2011), *Sicilia nella storia*, Palermo: Flaccovio.
6. Dolci D. (1963), *Racconti siciliani*, Torino: Einaudi.
7. Falcone G. (1991), *Cose di cosa nostra*, Torino: Rizzoli.
8. Fava G. (2010), *Un anno. Scritti per la rivista "I Siciliani"*, Messina: Mesogea.
9. Finley M., Mack Smith D., Duggan C. (1992), *Brevi storia della Sicilia*, Bari: Laterza.
10. Frétygné J. (2009), *Histoire de la Sicile*, Paris: Fayard.
11. Mangiafico A. (2019, ed. originale 1977), *Storia della Sicilia a fumetti*, Caltagirone: Lettere da Qalat.
12. Norwich J. (2018), *Brevi storia della Sicilia*, Palermo: Sellerio.
13. Papa Algozino R. (2006), *La Sicilia Araba*, Catania: Brancato Editore.
14. Renda F. (2000), *Sicilia e Mediterraneo*, Palermo: Sellerio.
15. Riall L. (2012), *La Rivolta. Bronte 1860*, Bari: Laterza.
16. Ruffino G. (sous la direction de) (2013), *Lingue e culture in Sicilia*, Palermo: Centro Studi Filologici.
17. Salvemini G. (recueil d'articles par Tagliacozzo E. & Bucci S.) (1990), *La sinistra e la questione meridionale*, Milano: Corriere della sera.
18. Sciascia L. (1958), *Glizzi di Sicilia*, Torino: Einaudi.
19. Sciangola R. (2016), *Il siciliano - dizionario etimologico*, Milano: Edizioni LEIMA.